



Directeurs : Victor BARBEAU — Jean CHAUVIN

TOUS LES JEUDIS.

DEJEUNER DE SOLEIL

Que pense la jeunesse? Que rêve la génération qui grandit? Et voilà que de toutes parts, l'on nous assaille de sollicitude. Sociologues, politiques, journalistes en mal de copie, tous s'intéressent à nous. On scrute nos faits et gestes. On approfondit nos oeuvres. Les uns y voient de l'énergie; les autres de la volonté. Nos moindres actes éveillent l'attention. Que sommes-nous? Que deviendrons-nous? Tant bien que mal, on essaie d'y répondre dans de longues et ennuyeuses enquêtes. Hier, on nous méconnaissait, nous dédaignait même. Aujourd'hui, on cherche à deviner nos aspirations. On les discute, on les approuve. Et c'est ainsi que les vieilles générations ont quelquefois, tout comme les femmes mûres des retours de tendresse.

En France, aux Etats-Unis, voire même au Canada, jamais n'a-t-on témoigné autant d'affection à l'égard des jeunes. Partout l'on guette avec impatience nos premières manifestations de vie. Nous paraissions, on sourit. Nous agissons, on applaudit. Tant de sollicitude n'est pas sans nous inquiéter. Quelque sincère qu'elle soit, cette sympathie nous apparaît malheureusement par trop intéressée.

Le très peu d'expérience que nous avons de la vie nous suffit pour savoir qu'ici-bas peu ou pas d'actes sont accomplis avec désintéressement. Une loi immuable veut qu'en faisant un bien, nous en attendions un autre. Le père fait instruire son garçon afin que plus tard, ce dernier lui fasse honneur et surtout puisse vivre sans avoir de nouveau recours à ce qu'il a si péniblement gagné. Un malheureux est-il sans gîte, qu'immédiatement on s'empresse autour de lui, on le recueille, on l'héberge. Et ce faisant, on songe beaucoup plus à sa propre sécurité qu'au bien-être du souffreteux. La misère est mauvaise conseillère. Chacun le sait. Et c'est pour empêcher le vagabond de voler ou de tuer, qu'on lui permet de s'étendre sur un paillasson verminé et de manger à une gamelle crasseuse. Aussi n'avons-nous donc pas à nous attendre outre mesure, sur l'intérêt passager et éphémère que nous portent nos aînés. C'est là vraiment un déjeuner de soleil dont aura vite raison notre insatiable fringale.

Victor BARBEAU.

LUCIEN RANGER

Il nous fait plaisir—quoique un peu tardifs—d'annoncer que M. Lucien Ranger, carabin parfait et joyeux gaillard a été élu par ses confrères enthousiastes au poste de conseiller.

Nous félicitons les étudiants en médecine d'avoir élu un homme qui se dévouera pour eux et qui est le champion des causes universitaires comme le bérêt, la fédération, la gymnase, l'"Escholier", etc.

ORPHELINS A LA CRECHE

Enfin, le téléphone vint! Paroissant à s'y méprendre le mot qui surgit aux lèvres de tous les intellectuels du seizième siècle, à l'arrivée de François de Malherbe, les étudiants en liesse de l'École Dentaire, disaient : Enfin le téléphone vint!...

Depuis la fondation de cet hôpital, sise entre 1800 et 1915, chaque année nos confrères se tâtaient inutilement les coudes pour assiéger l'apathie de leurs professeurs; ni l'une, ni les autres ne se rendaient, et du téléphone, il n'était pas question. En vain, pendant un siècle, générations par idem, ils avaient fouillé mélancoliquement les profondeurs de leurs bourses pour contenter la glotonnerie de leurs maîtres, aucune de leur prétention n'avait été prise au sérieux et bien avant l'invention de cet appareil, ils en étaient cruellement privés! On payait pourtant l'une fois l'an, dès les premiers cours, cinq piastres qu'empochaient les professeurs avec un geste de commerçant; les candidats diplomates promettaient pourtant, l'une fois l'an, dès leurs premières harangues, l'instrument convoité; le prix de ce dernier n'en était pourtant, comme au jour d'aujourd'hui, que de \$37.00, payables l'une fois l'an, dès son installation, pas un fil métallique de gutta-percha ou de fer galvanisé ne s'était encore faillé entre les cloisons de la bâtisse. Ça devenait désolant, rasoir et monotone! Enfin, le 31 octobre 1915, le téléphone vint. Des ouvriers poussés dans le dos par cent trente-sept étudiants, sans parler des femmes, enfants, vieillards, et dans le ventre (estomac, abdomen, etc.) par douze professeurs écœurants de colère, l'établirent solidement en la salle commune, avec un bottin, un cornet d'acoustique et une sonnerie électrique.

Ce jour-là, ce fut fête. Les élèves mus par une émotion trop vive se jetèrent éperdument dans les bras de leurs maîtres et longtemps les murs pleins d'échos et imbibés d'une âcre odeur d'acide ne répétèrent que les bruits voluptueux de lèvres hermétiques qui se rencontrent. La tâche honteuse du spécialiste Hoffine (prononcez à l'anglaise), accusé de recel, était lavée et une auréole lumineuse d'humanité jetait des éclats de lustre sur son front chauve... Le rire fusait et le contentement se réfléchissait dans les yeux.

Le téléphone était venu...

A l'instant où mon article s'écrasait sous les presses du sous-sol, je m'aperçois que j'ai commis une erreur grossière et bêtement pêché contre la vérité. Nos amis de la Chirurgie Moltaire n'ont pas de téléphone. Ah! Une simple visite chez eux m'en a convaincu. Alors? Alors, c'est que l'abrutissement nonchalant des directeurs, tout comme la parole de Dieu, ne passe pas et demeure; alors, c'est qu'ils considèrent leurs élèves plutôt comme des orphelins à la crèche ou des pupilles de Soeurs Grises que comme des jeunes hommes, conscients de la conduite qu'on tient à leur égard et capables de comprendre par eux-mêmes que leurs droits sont lésés et leurs libertés enchaînées. Alors, c'est qu'ils sont en partie des patriciens pleins de morgue, atteints de l'égoïsme, le plus in-

UNE JUSTE SURPRISE

Cette année à l'Université Laval, le bérêt se porte plus que jamais. Sauf les écoles d'art dentaire et de droit qui ne se sont pas encore prononcées les autres facultés ont adopté la coiffe universitaire et de celles-ci les deux-tiers l'arborrent sans préjugés.

Pour beaucoup, le bérêt est une question indiscutable de goût, de sentiment. On le porte parce que c'est latin, mais il ne faut pas dire ça aux naffs — si peu li-seurs—qui vous répondront qu'on a assez mangé de latin au collège.

Pour ces bons et candides amis il faut apporter des raisons d'ordre plus matériel, plus tangible. Mais nous écarterons d'abord les jeunes lapins, ceux qui croient que leur quartier est infesté de forts-à-bras et de branche-montagnes aux aguets pour les écarteler dès qu'ils paraîtront avec, sur le chef, une loque de velours noir. Nous écarterons les snobs, grands chauffeurs d'auto, et qui pratiquent l'anglomanie avec une ferveur inquiétante. Enfin nous écarterons ceux qui—admirables—gagnent leur bifteak à la sueur de leur front et qui à la fermeture des cours se muent en conducteurs de tramways ou en hommes agents d'assurances.

Aux autres nous dirons: Il faut porter le bérêt parce qu'il facilite les relations avec les camarades, parce qu'il crée l'union, la sympathie, la fraternité, parce qu'il fera insensiblement une fédération tacite mais durable entre les facultés. Parce qu'il fera disparaître cet esprit de classe—héritage du collège—qui sépare les facultés comme une vulgaire versification est séparée d'une rhétorique quelconque. Il y a des étudiants en médecine—un génie civil, en architecture, etc., etc., mais au-dessus de cela, il y a les étudiants tout court.

Cent raisons existent, patriotiques, civiques, historiques, pour lesquelles nous devons tous porter le bérêt.

Nous laissons à ceux qui s'intéressent à la cause le soin de les expliquer.

Pour notre part, nous vous avons demandé l'hospitalité dans votre journal afin de manifester la surprise que nous éprouvons de voir que les écoles de droit et d'art dentaire n'ont pas encore bâclé cette affaire.

Nous espérons que M. Bruchési, le nouveau président des étudiants en art dentaire fera adopter le bérêt par ceux qui l'ont élu. C'est là une question de vie universitaire qui intéresse tout le monde.

En droit, plusieurs portent le bérêt, mais il n'y a encore rien d'officiel et cela nous étoume doublement de la part de la "faculté intellectuelle."

Allons les jeunes—n'écoutez pas ceux qui n'ont de l'étudiant que le nom—n'écoutez pas les vieilles barbes qui vont terminer leur temps d'université et qui grelottent à l'idée qu'ils pourraient porter le bérêt. Portons fièrement le bérêt. Vive le bérêt.

POLYTECHNICIENS.

curable; alors, c'est que le téléphone n'est pas venu...

Roger BON-TEMPS.

UNE MARINE

O sérénité des soirs de printemps!
L'ombre allume dans l'azur une étoile,
Les yeux enivrés, je rêve et j'attends,
Tandis que là-bas se penche une voile!

Un parfum enivrant de varechs mouillés
Me vient, et je le hume des narines.
Par la houle les rochers sont rouillés,
Et le flot berce des herbes marines.

La grand-brise saline, dans le soir,
Est comme un long baiser froid au visage;
Et la vague éternelle, sans surseoir,
Vient en perles mourir sur le rivage.

Des îlots lointains de nuages fous
Comme des reflets de mer éthérée...
Le soleil meurt dans l'océan sans fond,
Et l'eau saigne de sa flamme empourprée.

La lune blanche, argente les galets,
Sur la côte éligotte la lumière
D'un phare, et le marin tend ses filets
Tandis que meurt un chant dans la chau-
mière.

O sérénité des soirs de printemps!
L'ombre allume dans l'azur une étoile,
Les yeux enivrés, je rêve et j'attends,
Tandis que là-bas se penche une voile!

Edouard CHAUVIN.

UN REVEIL

Lors d'une récente assemblée générale où furent convoqués, les étudiants de l'École Polytechnique, le président Marien, n'ayant ramassé que 37 contributions sur plus de cent, donna sa démission et termina son discours d'adieu, en appelant ceux qui n'avaient pas encore payé: des gens possédés "d'un esprit d'égoïsme involontaire."

Des torts: nous admettons en avoir, mais nous tenons à contredire le titre d'égoïste, que nous applique sans raison le président.

Nous agissons de bonne foi, et la preuve, c'est que nous sommes prêts à la payer, cette trop fameuse contribution, (malgré les raisons majeures qui actuellement nous portent au contraire) mais à condition que tout les étudiants en Génie Civil la payent.

Plusieurs semblent choqués de notre attitude, peu nous importe, cette année, nous ne serons pas des poissons, encore moins des mollusques et quoique inférieur en nombre, (21) nous saurons défendre nos droits et conserver chez nous une saine assez considérable, qui tout les ans nous était arrachée, et pour laquelle nous ne recevions absolument rien.

Depuis trop longtemps, hélas! que nous sommes mis à l'arrière-plan, négligés et méconnus par la faculté-soeur, il est plus que temps d'en finir et d'ignorer ceux qui nous ignorent.

Les Etudiants en Architecture.